Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 16 (1942)

Heft: 1

Artikel: L'influence de Charles Secrétan sur la théologie moderne

Autor: Grin, Edmond

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-870015

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'INFLUENCE DE CHARLES SECRÉTAN SUR LA THÉOLOGIE MODERNE

par M. Edmond Grin
Professeur à la Faculté de théologie

En cette journée commémorative, la Faculté des lettres a désiré qu'un représentant de la Faculté de théologie prît lui aussi la parole. Cette attention nous a touchés. En effet, comme le rappelait tout à l'heure M. le doyen, une tradition qui remonte très haut veut que, chez nous, l'enseignement de l'histoire de la philosophie s'adresse aux étudiants de nos deux Facultés. Les théologiens tiennent beaucoup à ce contact, qui a pour eux valeur de symbole. L'Université affirme par là que dans notre terre romande — dans notre canton très particulièrement — philosophie et théologie sont des amies ; plus encore : deux sœurs, dont les tâches sont différentes, certes, mais qui ne sauraient s'ignorer mutuellement. Le geste des organisateurs de cette manifestation marque un désir très net : que soit continuée une tradition heureuse. Au nom de la Faculté de théologie nous leur disons notre gratitude.

* * *

Le sujet que je voudrais aborder devant vous présente une double difficulté : à ma connaissance il n'a encore été étudié par personne et il est toujours délicat de s'aventurer en terrain vierge. En outre, dans le domaine de la pensée religieuse et morale, les influences sont difficiles à déceler, à moins qu'un penseur ne se réclame expressément de tel devancier. Cette double constatation liminaire fera attribuer aux remarques qui

vont suivre la valeur d'un simple *essai*. Cela d'autant plus que le temps dont je dispose est singulièrement limité.[1]

* * *

On peut concevoir de deux façons une étude comme celle que nous allons tenter : essayer de découvrir un certain nombre d'hommes, ayant marqué dans l'évolution théologique, et sur la pensée desquels l'influence de Secrétan semble manifeste. Cette manière de faire présente un incontestable avantage : on aboutirait à des résultats d'une relative netteté. Mais ses inconvénients sautent aux yeux : elle risque de donner à un exposé très bref l'allure d'une simple nomenclature : liste de noms, sans vie, donc sans intérêt.

L'autre cheminement possible m'a paru plus heureux : tâcher de marquer l'influence *générale* de Secrétan sur la théologie protestante moderne, sur quelques points *essentiels*. En procédant de cette façon-là, on se rend beaucoup mieux compte, croyons-nous, de tout ce que la pensée religieuse romande doit au philosophe lausannois.

* * *

La première question à nous poser est celle-ci : Quelle est la caractéristique de la théologie protestante de langue française dans la seconde moitié du siècle passé et au début de ce siècle-ci ? Sans nous livrer à des généralisations faciles — et toujours injustes — il nous est loisible de dire ceci : la théologie qu'on a appelée moderne — elle ne l'est plus aujourd'hui — a cru de bonne foi continuer *directement* l'effort des grands réformateurs du XVIe siècle. A ses yeux, ces hommes — un Luther, un

---

[1] L'esquisse contenue dans les pages qui suivent pouvait, à la rigueur, faire l'objet d'une *communication* de vingt minutes dans une séance très remplie. Elle ne méritait pas l'impression sans avoir reçu des enrichissements nombreux. Mais les exigences d'un enseignement très lourd nous interdisaient de songer *maintenant* à cet effort. A la demande expresse de nos collègues de la Faculté des lettres, nous consentons à la publier telle quelle, dans l'espoir que, par ses lacunes mêmes, elle engagera un jeune théologien à étudier un sujet qui ne l'a pas encore été.

Calvin — avaient protesté contre la doctrine catholique romaine *au nom de leur conscience chrétienne*, devenue leur seule autorité. Ils avaient élevé sur le pavoi non pas leur raison, certes, mais *leur conscience morale*. Cela parce que, soi-disant, la religion n'était plus pour eux une doctrine, mais une réalité intérieure, personnelle. Voilà pourquoi, s'imaginant continuer à creuser un sillon ouvert par d'autres, la théologie moderne a déclaré : le siège de la religion, c'est l'âme de l'individu religieux. La religion n'est pas une formule extraite de l'Ecriture. Elle est un contact, une communion intérieure avec le Christ, bref *une vie*.

De ces prémisses découlent des conséquences faciles à prévoir : le maître de la conscience chrétienne, c'est le Christ. Son autorité est morale avant d'être intellectuelle : elle impose au croyant, non plus certaines idées, mais une attitude pratique, une manière de vivre. Par conséquent les doctrines deviennent choses accessoires. Selon une formule souvent employée, « la vie précède la pensée » et « la pensée procède de la vie ». En sorte que les dogmes ne sont rien d'autre que l'expression intellectuelle, plus ou moins adéquate, plus ou moins heureuse, de la vie intérieure née au contact du Christ vivant. Cette expression intellectuelle varie suivant les époques, tout comme varie le langage. Sa valeur est donc relative. L'essentiel, par conséquent, n'est plus l'adhésion à un credo, mais bien la communion avec le Christ, envisagé non plus comme la seconde personne d'une incompréhensible trinité, mais comme *l'individu central*, le chef d'une longue lignée de croyants, solidaires dans le bien comme dans le mal.

Ce n'est pas ici le lieu de nous demander si ces conceptions sont en accord avec l'ensemble des données de l'Evangile. Moins encore si le courant théologique moderne a vu juste en croyant s'avancer sur les traces mêmes des réformateurs. Il suffit à notre propos d'avoir brièvement caractérisé une tendance, qui fut celle de presque tous les théologiens marquants d'une époque.

Si j'essaye, maintenant, de marquer quelle fut l'influence de

Charles Secrétan sur le courant théologique moderne, je suis amené à dire que le philosophe vaudois a été un maître pour beaucoup de théologiens du XIXe siècle par sa méthode — la méthode dite interne — et que l'emploi de cette méthode a produit des résultats particulièrement nets sur deux points : la façon de concevoir et d'expliquer la solidarité humaine ; la manière d'envisager puis de résoudre le problème posé par la personne du Christ.

I. La question de méthode

Il s'agit de la substitution, en théologie, de la méthode interne à la méthode externe.

Alors même qu'il ne céda jamais entièrement au mirage de l'hégélianisme, Secrétan, dans la première partie de sa carrière, était encore tout imprégné de dialectique. Il est frappant de le relever, les notions morales n'entrent pour rien dans sa construction du Dieu liberté absolue. Cette construction est fondée tout entière sur les deux idées, abstraites, d'*être* et de *cause*.

Quelques années plus tard, à l'occasion de son débat avec Edmond Schérer dans la *Revue de Strasbourg*, on voit s'opérer chez Secrétan un renversement de méthode. La spéculation prend chez lui une place plus modeste, et le philosophe demande la vérité morale concrète aux données des sens et à celles de la conscience.

A cet égard, les premières pages des *Recherches de la méthode qui conduit à la vérité sur nos plus grands intérêts* sont significatives. Secrétan y examine la question de l'autorité en matière de foi. Rares sont aujourd'hui, dit-il, les gens qui croient à Jésus-Christ à cause de l'autorité de la Bible. Il faut donc renoncer à convaincre par des arguments qui n'ont de force que pour des esprits déjà convaincus. A l'heure actuelle, le seul terrain où l'incrédulité soit accessible, c'est la conscience morale, la raison et l'expérience universelle. C'est dire que l'apologie et la philosophie ne sont qu'un.

Dans la mesure où l'élément moral existe chez un homme,

déclare Secrétan, on peut essayer de lui prouver par la raison la nécessité du christianisme, et par l'expérience sa réalité historique. Sur la conscience morale, on fondera d'abord la réfutation de toutes les doctrines qui soumettent l'activité de l'homme à l'empire de la nécessité : matérialisme, fatalisme, panthéisme. On reconnaîtra ensuite que la conscience ne nous apprend pas quelle est la nature de Dieu, mais seulement ce que Dieu veut de nous, c'est-à-dire ce qu'Il est *pour nous*. Ici, à la voix de la conscience, se mêle celle de la raison, besoin de notre pensée d'atteindre l'unité et la perfection. La raison affirme qu'il existe un être parfait, principe et cause de l'univers et de notre propre existence. Mais en quoi consiste la perfection ? La réponse à cette question, nous la trouvons dans la conscience morale. La perfection de Dieu est une perfection morale, car nous ne connaissons rien de plus élevé que cette perfection-là. Dieu est amour, nous dit la conscience, et Il veut notre bien. Mais ce bien — parce qu'Il nous aime — Dieu veut que nous le réalisions librement. Ces idées, selon Secrétan, s'enchaînent rigoureusement. On pourra sans trop de peine les rendre populaires, car, dit-il, « elles ont toutes leur fondement dans l'intimité de notre nature ». Il suffit de considérer le monde à la lumière de la conscience morale pour que les doctrines chrétiennes se présentent *tout naturellement* comme le seul moyen de concilier l'idée de Dieu avec le cours des choses : la contradiction profonde entre la loi morale en nous et le spectacle du monde nous amène forcément à postuler, avec l'Ecriture, une « chute de la liberté ». Et le remords, qui se manifeste chez tous les hommes et qui nous dit : « ta volonté aurait suffi, si tu l'avais bien employée », le remords nous amène forcément à reconnaître que notre liberté est insuffisante. Elle a donc besoin d'un secours, et c'est ce que les théologiens nomment la grâce.

On ne peut pas parler ici de démonstration, accorde Secrétan. La méthode interne, morale, peut amener à ce résultat : l'expérience et la conscience, consultées sans parti pris, nous montrent le besoin pressant que nous avons des faits de l'Evangile. Rien de plus. Mais cela suffit. En effet, c'est parce que l'Evangile

répond aux besoins les plus profonds de notre cœur, qu'il est pour nous une autorité, la vérité même. Tout autre genre de « preuve » manque son but.

On le voit, il ne s'agit pas du tout, chez Secrétan, d'une sorte de pragmatisme moral, facile. Alors même qu'il met l'accent très nettement sur les données morales, le penseur lausannois n'a jamais renié la raison.

Il serait intéressant de se demander de qui Secrétan tenait cette méthode interne, auprès de qui il l'avait apprise. A ce propos on pourrait citer plus d'un nom : Pascal, Kant, Vinet... Mais nous ne saurions ouvrir ce débat. Au reste, une seule chose nous importe : Secrétan a fait sienne cette méthode, et, en l'appliquant avec beaucoup de continuité, il a exercé une influence très grande sur la théologie de son époque.

Cette influence, on peut la constater par exemple chez Gaston Frommel. L'auteur de la *Vérité humaine* se réclame à la fois de Vinet et de Secrétan. A ses yeux, le seul cheminement apologétique acceptable consiste à établir un rapport de « psychologie morale » entre l'homme tel qu'il est donné par la nature, et la vérité chrétienne telle qu'elle est donnée par l'Evangile. Il s'agit donc d'une vérification de la vérité du christianisme, et cette vérification est fondée tout entière, d'une part sur les besoins religieux et moraux de la conscience humaine naturelle ; d'autre part sur la réponse à ces besoins donnée à la conscience humaine par la vérité chrétienne. Dès lors — Frommel y insiste — la vérité ne se définit plus par une relation théorique de l'intelligence à l'idée, mais par une relation pratique de la volonté à sa loi. Et le critère de cette vérité doit être cherché non plus dans l'évidence intellectuelle ou sensible, mais bien dans une évidence *sui generis:* l'évidence morale et religieuse.

La même « résonance secrétaniste », on la trouve — *mutatis mutandis* — sous la plume de Philippe Bridel ou du professeur Fornerod. C'est sans doute en pensant à cette question de méthode, qui a marqué d'une façon si particulière toute notre pensée religieuse romande, que le premier pouvait dire peu avant sa mort : « J'ai eu le bonheur de rencontrer Secrétan sur mon

chemin dans les années décisives... le meilleur de ce que j'ai, je le lui dois... », — et que le second pouvait écrire en 1930 : « La personnalité de Charles Secrétan est intimement liée à notre Faculté... Tous [nos] professeurs... se sont imprégnés de sa pensée, de son esprit. »

II. La solidarité humaine

Il est deux points, nous l'avons dit, sur lesquels l'application de cette méthode a produit des résultats particulièrement nets. Et d'abord une question d'anthropologie : la façon de concevoir la solidarité humaine.

S'il est une idée à laquelle le philosophe de Lausanne était profondément attaché, c'est bien celle de l'unité substantielle de notre race. Dans plus d'un de ses ouvrages, il a consacré de nombreuses pages à ce sujet. Mais ce « solidarisme » était intimement lié aux vues de Secrétan sur l'individualité.

Sans remonter trop haut, rappelons que l'auteur de *La philosophie de la liberté* aimait à dire : « La chute, qui seule permet de comprendre l'état actuel du monde, a été une catastrophe universelle ; cela parce que « la créature » primitive était *une*, et c'est cette créature qui a désobéi. Or logiquement ce qui était au début doit se retrouver à la fin et inversément. Aujourd'hui, les individus sont séparés les uns des autres. Mais ils ne sont pas, pour cela, déliés de toute solidarité. Les générations qui se succèdent sur notre globe ne forment qu'*un seul être*, dont l'unité, momentanément obscurcie par la chute, doit reparaître au terme de la restauration. »

Dans la forme individuelle, Secrétan voit un moyen de salut pour l'humanité. La production constante d'individus nouveaux est la seule voie dont dispose l'espèce pour assurer sa conservation. C'est dire que l'individu n'est pas un être réel à lui seul. Organe de l'humanité, il concourt, par sa vie partielle, à la vie de l'ensemble, dont, à son tour, il reçoit sans cesse la vie.

Cela revient-il à déclarer l'individu simple *moyen* pour la réalisation d'un but plus grand, la constitution de la société ? Non

pas. La morale s'y oppose. Pour Secrétan, l'individu est tout aussi réel que l'espèce. Plus réel, même, parce que plus libre. Si donc l'individu sert de moyen à l'espèce, l'espèce, à son tour, est moyen pour l'individu. L'individu, tout à la fois moyen et but. Moyen : il est la forme dont la créature déchue a besoin pour recouvrer sa liberté morale perdue. But : chaque individu constitue un centre, parce que directement voulu de Dieu. Et ainsi se trouvent conciliées les prétentions opposées de l'individualisme et du socialisme.

Ces idées, reprises par Secrétan dans *La civilisation et la croyance*, par exemple, ou encore dans les *Etudes sociales*, ont eu sur la théologie de langue française du XIXe siècle une influence considérable. Dans son *Histoire du mouvement social en France*, Georges Weill fait observer, avec beaucoup de raison semble-t-il, que Secrétan est le premier, avec Pierre Leroux, à avoir donné au mot solidarité son sens profond.

On trouve un écho des idées de Secrétan sur individualisme et socialisme, croyons-nous, tout au cours du volume publié en 1924 par le professeur Philippe Bridel : *L'humanité et son Chef*. Et au delà de nos frontières, des hommes comme Elie Gounelle et Wilfred Monod doivent beaucoup à Secrétan sur ce point. On le constate sans peine en parcourant la *Revue du christianisme social*, disparue depuis la guerre. En 1922, par exemple, au Congrès de Strasbourg, M. Elie Gounelle se réclamait ouvertement de Secrétan et déclarait que le penseur de Lausanne avait, en somme, caractérisé d'avance le programme des chrétiens sociaux — programme qui, on le sait, peut se résumer en ces mots de résonance si nettement secrétaniste : « Le salut personnel n'a de sens que pour le salut social. »

III. La personne du Christ

Il est un autre point encore, en théologie, sur lequel l'influence de Secrétan est facile à déceler : la façon de résoudre le problème posé par la personne du Christ.

On connaît la formule adoptée en 451 par le concile de Chalcédoine : deux natures, mais une personne. Le Christ a possédé une nature divine *complète*, donc pourvue de tous les attributs de la divinité : toute-puissance, toute-présence, toute-science, etc. — et aussi une nature humaine *complète*, c'est-à-dire pourvue de tous les attributs qui marquent et limitent notre humanité. Mais ces deux natures sont réalisées en une seule personne.

De nombreux théologiens du XIXe siècle (Thomasius et Gess en Allemagne, chez nous Godet et Gretillat) vont s'élever contre cette formule et proposer une autre solution : la divinité du Christ *voilée* pendant son passage sur la terre et *retrouvée* après son ascension. Mais, au siècle dernier également, un fort courant théologique protesta contre cette double façon de comprendre les choses. A sa tête, en Suisse romande, le professeur Paul Chapuis. Dans une étude présentée ici-même, lors des fêtes universitaires de 1891, le théologien lausannois préconisait, relativement au problème du Christ, la seule solution possible, à son sens : la solution morale. L'axiome fondamental de la christologie réformée, disait-il, est : *finitum non capax infiniti.* Or, à bien des reprises, le Christ a déclaré lui-même être l'expression parfaite du divin. Etant homme, il ne peut être cette expression que dans la mesure où le divin et l'humain se pénètrent, c'est-à-dire dans les énergies morales, spécialement dans la sainteté. Dire que Jésus fut saint, c'est affirmer qu'il fut divin. Et, d'autre part, statuer sa divinité revient à affirmer sa sainteté. On ne dira donc plus, conclut Chapuis, que Jésus a possédé deux natures, mais une seule — à la fois humaine et divine.

Sur ce point-là le professeur Chapuis a manifestement subi l'influence de Charles Secrétan. En effet, à la suite de Vinet, mais poussant les choses beaucoup plus à fond, Secrétan a maintes fois déclaré : le Christ est divin parce que parfaitement humain. La divinité du Sauveur se confond avec sa sainteté. « La doctrine des deux natures, écrivait-il en 1883, prend un sens acceptable après tout, un sens excellent lorsqu'on a compris que ces deux natures n'en sont qu'une ; moins deux natures que deux mouvements, deux mouvements distincts pour la seule

pensée, l'homme revêtant la sainteté par la grâce divine, Dieu se faisant homme en conférant à l'homme cette grâce de la sainteté. Tout est grâce et tout est liberté dans le salut, et cette union de la grâce et de la liberté, c'est l'incarnation. Le point de rencontre est surnaturel, mais ce surnaturel ne vient pas trancher sur l'ordre du monde, il en est le sommet... »[1]

* * *

Il y aurait à signaler plus d'un point encore sur lesquels la théologie moderne de langue française est tributaire de celui dont nous rappelons aujourd'hui la mémoire. Le temps manque pour le faire. Le peu que nous avons dit, cependant, permet d'entrevoir combien l'action intellectuelle et spirituelle du philosophe vaudois fut féconde. Et si, à l'heure actuelle, la pensée théologique romande a su éviter certains pièges et résister à certaines tentations, elle le doit probablement dans une large mesure, après l'influence pondératrice de Vinet, à celle non moins heureuse et non moins profonde de « notre » Secrétan.

---

[1] *Théologie et religion*, p. 43.